Document generated on 10/12/2024 4:29 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Un jardin si près de la mer

Fannie Langlois

Number 121, Spring 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73578ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Langlois, F. (2015). Un jardin si près de la mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 17–19.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un jardin si près de la mer

Fannie Langlois

Je suis arrivée ici un jour d'été. Attirée par ces arches de roses, ces taillis de lavande, je me suis dirigée vers la maison. La vigne grimpait sur sa façade de pierre. Des bourdonnements d'ailes saluaient le soleil. C'était une belle journée, et je n'aurais jamais pensé que ce jardin, si loin de chez moi mais si proche de la mer, deviendrait le mien. Nous nous y sommes installés, toi et moi.

Nous nous sommes connus au Québec. Je suis partie te rejoindre en Bretagne. Pour toi aussi, c'était ton pays d'adoption, puisque tu venais des Alpes. Ensemble, nous voulions connaître la mer, pouvoir regarder le soleil se coucher sur les vagues et resserrer les liens de notre amour en laissant des traces de pas sur le sable. Nous savions que, le lendemain, elles auraient disparu. Peu importe, notre jardin, lui, était promesse d'abondance. Il était là, à notre réveil, entre les clôtures de fer forgé bleues. Il y avait le bruit des cailloux, quand nous nous précipitions derrière la maison. Nous nous amusions dans cet espace clos. Nos pas, eux, restaient gravés dans la glaise. Aucune vague ne viendrait les effacer. Nous dansions à l'abri des arbres fruitiers.

Nous pensions réinventer l'Éden, ou plutôt nous croyions en créer un à notre image, avant la faute originelle. Nous étions fous dans notre innocence, nus sous les étoiles, il n'y avait pas de serpent ni de pomme. Seulement quelques pruniers et le cri des goélands. Parfois, tu partais. Alors, je me promenais seule dans notre jardin pour sentir une à une toutes ses fleurs. Il y avait des essences étranges, porteuses d'espoir. Puis tu revenais y semer nos petites joies sous la brise.

Derrière notre maison, c'était le centre du monde, doté d'un étang, de nénuphars, de carpes koïs. Un endroit paisible, gardé par les roseaux et les libellules. Le bruit continu de la cascade me rappelait que j'étais là, près de toi, même

si tu te faisais de plus en plus absent. Tu me rassurais, me disais que tu reviendrais tôt, mais les belles-de-nuit étaient grandes ouvertes avant ton retour. En t'attendant, je tentais d'arracher les mauvaises herbes. Je ne savais pas les distinguer. Dans ce pays qui n'était pas le mien, elles me semblaient jolies. Les insectes avaient élu domicile entre les feuilles pour partager nos secrets. Les pucerons se faufilaient le long des roses trémières, qui ne voulaient pas rester droites, malgré les tuteurs. Elles se tordaient, se courbaient, se cassaient parfois.

Les escargots proliféraient. J'évitais de poser le pied sur leurs coquilles fragiles lorsqu'ils sortaient se gorger d'eau après la pluie. Il y en avait tant que je me suis mise à les jeter dans la rue ou chez les voisins. Ils se reproduisaient seuls, de plus en plus, à l'image de mes solitudes. Je refusais de les empoisonner. Ils revenaient en douce, se logeant sous les hortensias. Ces boules de neige bleues, mauves ou roses égayaient notre allée. Quand le soleil brillait de nouveau, l'humidité était lourde d'effluves.

•

Peu à peu, notre petit paradis a changé. Cela s'est fait progressivement, sans que je m'en aperçoive trop. J'oubliais de regarder sous les feuilles plus vertes celles qui avaient bruni. Quelques roses se fanaient sur les treillis, mais je savais que d'autres fleuriraient bientôt. Pourtant, ces mots d'amour qui se glissaient dans notre jardin, je ne les entends plus.

La cascade est redevenue cacophonie. Ses jets d'eau, incompréhensibles, se mêlent au bruit froid de l'automne qui s'en vient. La terre humide me rentre sous les ongles. Je jardine, retirant les feuilles étiolées que ne ravivent plus les pluies. Je veux que tout soit parfait avant mon départ. Je taille la vigne avec patience. Le sécateur dans une main, je monte sur l'escabeau pour couper les quelques grappes de raisin, qui pendent du toit, pour la plupart desséchées quand les oiseaux ne se sont pas gavés des fruits. Demain, je quitterai ces rêves

étroits qui me confinaient à un espace entretenu. Je franchirai le portail.

Je ne reviendrai pas. Je laisserai notre amour flétrir dans notre jardin. Cet amour trop lourd et trop vaste ne rentrait pas dans ma valise. Je le laisserai là, près de l'étang, sous le soleil vif de la côte ou les pluies battantes de la Bretagne. Les rafales salées le disperseront au-dessus des toits d'ardoise, par-delà ces vagues qui continueront de s'abattre contre les rochers. L'écume, la bruine, la fraîcheur de ce pays me donnent pourtant des ailes. Je rejoindrai les goélands.

Ce jardin si près de la mer, mimant l'intérieur des terres, je ne le retrouverai plus une fois que j'en serai sortie. C'est un jardin hors du temps. Je ne l'ai pourtant pas imaginé. J'y ai vécu.